

**Les drames
inconnus
de la cour
de Napoléon,
1805-1806**

André Gavoty

Fayard

313A
26

Les
Drames inconnus
de la
Cour de Napoléon

8°G
17466
(h)

DU MÊME AUTEUR

LES AMOUREUX DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE. un vol. in-8^o, de 416 pages, sous couverture ornée d'une esquisse inédite de Joséphine par Prudhon; Arthème Fayard (Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques).

LES DRAMES INCONNUS DE LA COUR DE NAPOLÉON (1804).

La disparition d'Octave de Ségur. — La démission de M^{me} de Vaudey. — Une soirée au camp de Boulogne.

Un volume in-octavo; Arthème Fayard.

LA GRASSINI, première cantatrice de Sa Majesté l'empereur et roi, un volume in-16, illustré; Bernard Grasset.

A PARAÎTRE

LES DRAMES INCONNUS DE LA COUR DE NAPOLÉON (1807).

Le renvoi d'un chambellan. — Moustache contre Borghèse. — La maréchale Lefebvre, première duchesse de l'Empire. — Napoléon et le favori d'Elisa.

CE QUE LA REINE HORTENSE N'À PAS DIT.

Le beau-frère de couleur de Joséphine. — Une sœur inconnue d'Hortense. — Les belles amies de Charles de Flahaut. — Où est né Morny? — La tante Euphémie. — La belle aux cheveux dorés.

9
ANDRÉ GAVOTY

Les
Drames inconnus
de la
Cour de Napoléon
1805-1806

TOUTE L'HISTOIRE...

FAYARD



Si vous désirez être tenu au courant des ouvrages publiés par la Librairie Arthème Fayard, 18, rue du Saint-Gothard, faites-nous connaître votre nom et votre adresse. Vous recevrez régulièrement, sans frais ni engagement de votre part, un bulletin d'information qui vous donnera toutes les précisions désirables sur les nouveautés mises en vente chez votre libraire.

© Librairie Arthème Fayard, 1964.

Avant-propos

En marge des précédents récits, nous avons vu la Cour impériale se constituer entre mai et juillet 1804, se transporter ensuite sur les bords du Rhin, et comment M^{me} de Vaudey, dame du palais « démissionnée » à Saint-Cloud en octobre, avait été remplacée par M^{me} Octave de Ségur dont le mari avait disparu.

A la veille du sacre, la Maison de l'empereur s'accrut de quelques chambellans assez hâtivement promus. Théodore de Thiard eut ainsi la surprise, le 2 décembre 1804 au matin, de devoir prêter serment de fidélité devant un César curieusement accoutré. Sa Majesté, déjà revêtue des chausses brodées d'abeilles et de la chemise de dentelles immortalisées par David, avait enfilé, en guise de robe de chambre, son habit vert de colonel des chasseurs de la Garde.

En revanche, et bien que la *Gazette de France* du 11 novembre eût imprimé : « On croit que le nombre des dames du palais de S. M. l'impératrice sera incessamment porté à vingt », celles-ci n'étaient encore, le 1^{er} janvier 1805, que douze, dont dix seulement

avaient figuré, avec M^{me} de La Rochefoucauld, dame d'honneur, et M^{me} de Lavalette, dame d'atours, à la cérémonie de Notre-Dame.

La treizième dame du palais, M^{me} de Turenne, née Brignac de Montarnaud, fut nommée le 1^{er} février 1805. Elle fut rejointe peu après par M^{mes} de Montalivet, Louis-Amour de Bouillé, de Vaux et par l'épouse du général Marescot, représentant le plus éminent de l'Arme du Génie depuis la mort du général d'Arçon.

A l'occasion du couronnement à Milan (26 mai 1805), six dames italiennes furent promues. C'étaient M^{mes} de Peron, Solar, Lascaris-Vintimiglia, Brignole, Remedi et Gentile.

Après le retour en Ile-de-France de Leurs Majestés, une nouvelle « fournée » comprit, avec M^{me} de Canisy, nommée le 25 septembre 1805, M^{mes} de Chevreuse, Maret, de Mortemart, et de Montmorency, née Goyon-Matignon.

Au 1^{er} janvier 1806, Joséphine avait ainsi vingt-neuf dames du palais. Nous indiquons ce chiffre afin que l'on comprenne bien qu'entre 1804 et 1815, sur les quelque deux ou trois cents personnes des deux sexes qui composèrent les Maisons de l'empereur, des deux impératrices, des frères et sœurs de Napoléon, la majorité ne fut mêlée à aucun autre drame que ceux dont s'accompagnent, hélas! toutes les existences humaines.

Dans son ensemble, en effet, la cour des Tuileries fut plus décente et morale que celles, contemporaines, du régent d'Angleterre, de la reine Marie-Louise d'Espagne ou de la reine Marie-Caroline des Deux Siciles; sans parler des petites cours d'Allemagne, encombrées, dès le siècle précédent, d'épouses plus ou moins morganatiques, de concubines avouées,

d'amis « particuliers » et de bâtards reconnus ou non.

Bien que, sur les listes officielles des premières années de l'Empire, M^{me} de Luçay fût orthographiée « Deluçay » et les autres M^{me} Victor Mortemart, M^{me} Colbert ou M^{me} Turenne, afin de ne pas heurter les susceptibilités des anciens jacobins, il était manifeste que le nouveau souverain accueillait favorablement les représentants des familles qui s'étaient illustrées sous la Monarchie. Il le faisait pour donner plus d'éclat à sa Cour, mais, moins par vanité que pour intégrer dans son « système » une aristocratie bourbonnienne qu'il préférait tenir dans sa dépendance plutôt que de la laisser s'aigrir dans l'opposition.

Les avances, faites le plus souvent par Joséphine, avaient été bien accueillies. Seuls le duc de Duras, fils du maréchal-duc, premier gentilhomme de la chambre de Louis XVI, et la princesse de Chimay, dame d'honneur de Marie-Antoinette, avaient refusé l'offre qui, dit-on, leur avait été faite. La jeune et capricieuse M^{me} de Chevreuse s'était, elle aussi, montrée d'abord rétive aux suggestions de Talleyrand, mais son beau-père, le ci-devant duc de Luynes, sénateur de l'Empire, avait bien su la décider.

D'autres prétendront, sous la Restauration, avoir été forcés d'accepter une charge de ce genre; leurs allégations sont des plus suspectes. Nul ne fut contraint et certains furent même assez dépités de ne point compter parmi les élus. Les ralliés pouvaient, d'ailleurs, se réclamer d'illustres exemples. Ceux des souverains étrangers, celui du Saint-Père, ce très vénérable Pie VII, venu à contrecœur, mais venu tout de même à Paris pour le sacre, celui du peu estimable Talleyrand, ceux de l'excellent Louis-Philippe de Ségur et de M^{me} de La Rochefoucauld, qui tous trois occu-

paient les charges les plus importantes de la cour nouvelle. Ainsi encouragés, les tenants de l'Ancien Régime ne se montrèrent point rétifs et parfois même manifestèrent un zèle surprenant.

Tel fut le cas d'un représentant d'une des plus illustres et fières maisons de l'ancienne France.

Fils d'Hercule Mériadec de Rohan, duc de Monbazon et prince de Guéméné, pair de France, et d'une Rohan-Rohan, Ferdinand de Rohan, né à Paris le 7 novembre 1738, était désigné avant la Révolution comme étant : « M. le prince Ferdinand de Rohan, archevêque duc de Cambrai ». Cette Révolution l'avait ruiné, après qu'il eut déjà été sévèrement touché par la retentissante faillite du prince de Guéméné et par l'arrestation de son frère, le célèbre cardinal-archevêque de Strasbourg, pitoyable victime de M^{me} de Lamotte-Valois dans l'affaire du collier de la Reine. La mort de son autre frère, le prince de Monbazon, guillotiné sous la Terreur, avait encore assombri sa maturité.

On comprend donc que ce prélat ait été favorable à un chef de gouvernement qui avait restauré l'ordre et rétabli le culte. Toutefois, il se rallia à l'Empire avec un enthousiasme qu'on peut trouver excessif en lisant la lettre que, après avoir été plus de cinq ans premier aumônier de l'impératrice Joséphine, il écrira à Napoléon au moment où le divorce lui fera craindre de perdre sa situation.

« Paris, le 15 février 1810.

« Sire, les Rohan jouissaient de l'agrément d'offrir des premiers à leurs souverains leurs hommages et leurs vœux dans les événements qui leur étaient personnels.

Daignez agréer les miens pour le mariage de Votre Majesté.
[Il s'agit du remariage de l'empereur et de Marie-Louise.]

« *En lui renouvelant mon serment de fidélité et d'attachement, j'espère que, me regardant toujours comme un de ses serviteurs les plus dévoués, Elle m'attachera soit à son auguste personne, soit à celle de la nouvelle Impératrice et de ses enfants que personne au monde n'ambitionne plus que moi de voir pour le bonheur, la tranquillité de l'Empire et votre satisfaction personnelle. Alors je dirai dans la joie de mon cœur les paroles de Siméon : « Nunc dimittis servum tuum. »*

« *Oui, Sire, mon existence ne m'est chère que pour la sacrifier au grand Napoléon. Il est mon dieu tutélaire et le chagrin le plus vif pour moi serait si Votre Majesté pouvait en douter. Mais non, ma probité est connue, on ne change point à mon âge, tant que j'aurai un souffle de vie, ce sera pour vous le consacrer. D'ailleurs vos bienfaits sont des liens, des motifs indissolubles d'attachement et je les attends avec respect.*

« *Le plus grand des empereurs n'oubliera point un de ses plus anciens serviteurs et le seul de son nom qui, dès le premier moment, s'est hâté de s'offrir. »*

Discernant à travers les fumées de cet encens les inquiétudes temporelles et budgétaires du prélat, Napoléon écrira en marge : « *Le duc de Frioul fera payer 12 000 francs au premier aumônier sur la caisse des théâtres.* » Et cela non par ironie, mais parce que cette caisse correspondait à nos actuels fonds secrets. Puis, ayant promu Mgr de Barral, allié des Beauharnais, premier aumônier de l'impératrice répudiée, Napoléon nommera Mgr de Rohan premier aumônier de l'impératrice nouvelle, conformément au désir exprimé.

Ce prélat si ardemment impérialiste n'aura pas à se justifier quand les Bourbons reviendront. Son frère, le célèbre cardinal de Rohan, étant décédé à Ettenheim en 1802, lui-même mourra en ses fonctions de premier aumônier au mois d'octobre 1813.

En janvier 1805, c'est par son nom que débute la liste des titulaires des charges de la Maison de l'impératrice Joséphine. Or, vers la fin de cette liste, on relève le nom d'une petite dame d'annonce que nous allons maintenant aller chercher à sa modeste place pour la présenter au lecteur.

A Albert Dubeux

La Dame rouge de Napoléon

La Dame rouge de Napoléon

AU SERVICE DE JOSÉPHINE

Français ou étrangers reçus aux Tuileries sous le Premier Empire s'accordent, dans leurs lettres ou mémoires, à reconnaître que les femmes de cette cour formaient un ensemble ravissant. Souverains tout neufs, Napoléon et Joséphine, n'ayant pas à tenir compte des droits acquis par de respectables douairières, choisirent les dames du palais parmi les femmes les plus jeunes et les plus attrayantes de leur temps.

Dans ce choix, Joséphine était intervenue personnellement. Dès le Directoire, au lieu d'imiter ces comédiennes mûrissantes qui, pour se faire valoir, s'entourent de « repoussoirs », la générale Bonaparte avait choisi des suivantes aux visages aussi agréables et plus juvéniles que le sien, telle cette piquante Louise Compoin qui, emmenée par elle en Italie, avait tourné la tête du colonel Junot. Devenue impératrice, elle avait encore cette hardiesse et n'hésitait pas à fournir

à ceux qui l'approchaient des points de comparaison que d'autres femmes eussent peut-être redoutés. Grâce à sa prédilection pour les jolies personnes, son entourage offrait un spectacle charmant, mais, comme elle avait six ans de plus que son mari, elle s'exposait ainsi à éprouver quelques mécomptes.

Telle fut l'imprudence de l'impératrice quand, en 1804, à son retour de Mayence et sept semaines avant le sacre, elle prit à son service une séduisante jeune fille de dix-huit ans.

Sur un corps menu et gracieux, Félicité Longroy avait des cheveux bruns, de grands yeux noirs, veloutés et expressifs, une bouche largement fendue, mais d'un mince et délicat contour. Cette bouche, toujours prête à sourire, non seulement pour faire valoir de jolies dents, mais parce que la jeune fille était d'humeur joyeuse, de beaux cils foncés, un nez droit, légèrement relevé du bout, agrémentaient un visage nullement classique mais attrayant à souhait.

Un portrait, exposé au musée d'Orléans, montre cette gracieuse personne vêtue d'une robe rouge, assise sur une chaise derrière laquelle se tient debout une autre jeune fille que, se retournant, elle semble interroger. Au second plan une vaste baie s'ouvre sur un paysage.

Ces deux jeunes femmes souriantes étaient les sœurs Longroy¹. Leur enfance avait pourtant été dramatique. De bonne famille bourgeoise, elles étaient les petites-filles et les nièces de deux chefs de service du mobilier de la couronne, dirigé, à partir de 1758, par M. de Fontainieu et, de 1783, par Tierri de Ville d'Avray. Leur aïeul, Pierre Longrois, né en 1710,

1. Leurs parents signaient « Longrois »; elles « Longroy ».

avait été, sous Louis XV, « garde-meuble particulier de la Maison royale de la Muette ». Leur oncle lui avait succédé dans ce poste qu'il avait occupé sous Louis XVI. L'attachement des Longrois aux Bourbons leur avait valu d'être arrêtés pendant la Terreur. Pierre Longrois, âgé de quatre-vingt-quatre ans, sa femme, née Marie-Anne-Thérèse Letellier, soixante et un ans, et leur fille, Marie-Thérèse Longrois, trente-sept ans, avaient été condamnés à mort, guillotines et inhumés au cimetière de Picpus le 24 juillet 1794, tout comme s'ils eussent été des Noailles.

Leur oncle ayant, comme leur père, échappé au supplice, avait obtenu de Joséphine la place de tapisserie des Tuileries. Quand l'impératrice était revenue de Rhénanie à Saint-Cloud au début d'octobre 1804, cet oncle lui avait demandé de prendre à son service une de ses deux nièces. La mine éveillée et le sourire gracieux de Félicité avaient retenu l'attention de l'impératrice qui l'avait fait engager par Talleyrand, grand chambellan, le 24 octobre, pour 1 200 francs par an, en qualité de « femme de chambre ordinaire de Sa Majesté ».

Cette nomination charma la jeune fille qui eut, avant le sacre, la joie d'être rejointe au palais par son père. H. Longrois était, en effet, nommé l'un des deux huissiers du cabinet de l'impératrice. L'autre était le pittoresque M. Dumoûtier, ancien serviteur de Marie-Antoinette, recommandé par M^{me} Campan à Joséphine. Petit, maigre, le front dégarni et le teint citron, le « père Dumoûtier » avait beaucoup de dignité et un certain don de repartie. Un jour qu'il apportait exceptionnellement une tisane à l'impératrice légèrement indisposée, il se prit le pied dans un tapis, trébucha et cassa la tasse. Napoléon moqueur lui dit :

— J'en ferais bien autant!

— Évidemment, Sire, répliqua Dumoûtier vexé, maintenant que Votre Majesté a vu comment je m'y suis pris...

Félicité entre en fonctions au moment où Joséphine, ayant échappé de justesse au divorce envisagé par Napoléon, irrité d'avoir été surpris avec M^{me} de Vaudey¹, procède aux essayages des robes et coiffures du sacre. Elle assure son service lors des fêtes qui se succèdent chaque soir pour l'impératrice du 2 décembre 1804, à Notre-Dame, au 7 janvier 1805, à l'Opéra, où a lieu la fête des Maréchaux. Elle l'interrompt à la fin de mars, n'ayant pas été désignée pour être du voyage en Italie.

Moins heureuse que M^{lle} Anne Lacoste, la toute nouvelle lectrice, que M^{me} Saint-Hilaire, première femme de chambre, que M^{mes} Soustras et Fourneau, que M^{lles} Avrillon et Auber, femmes de chambre ordinaires comme elle, Félicité ne voit ni les Alpes au Mont-Cenis, ni la Méditerranée à Gênes. Elle manque également la distribution de bijoux que Napoléon fait à Milan à ses compagnes. Trois d'entre elles reçoivent de sa main une petite bague infiniment précieuse en tant que souvenir du sacre italien mais de valeur marchande médiocre. M^{lle} Avrillon, oubliée dans cette distribution, en éprouve un vif dépit. Or, quand le couple impérial revient à Fontainebleau le 11 juillet 1805, Félicité reçoit bientôt de l'empereur une cornaline montée sur un fil d'or qui la console, au moins sur ce point, de n'avoir pas été du voyage.

Napoléon a l'occasion de la voir à Saint-Cloud jusqu'au 2 août, date de son départ pour Boulogne,

1. Voir *Les drames inconnus de la Cour de Napoléon I^{er}*, t. I (1804), pp. 159-170.

puis à la Malmaison, à Saint-Cloud et enfin à Strasbourg, entre le 3 septembre et le 1^{er} octobre 1805, date de son départ pour la campagne d'Austerlitz.

Il l'avait remarquée en allant chez Joséphine et M^{lle} Avrillon affirme que l'autocrate qui faisait trembler l'Europe savait se montrer gentiment familier avec les caméristes de sa femme. En revanche, quand, se rendant chez elle, Napoléon voyait l'impassible H. Longroy ou le solennel Dumoûtier garder sa porte, il leur faisait grise mine. Un jour, il eut même avec ce dernier une plaisante altercation. Entré dans l'antichambre de l'impératrice, il vit que Dumoûtier, ayant abandonné sa faction, était penché à une fenêtre du palais, tout absorbé par un spectacle extérieur. Point mécontent de prendre en faute ce rigide serviteur, l'empereur s'approcha à pas légers et lui administra une forte claque au bas des reins. Désagréablement surpris, l'huissier, formé aux disciplines de l'Ancien Régime, se retourna et riposta d'un ton glacé :

— Votre Majesté ferait mieux d'aller badiner avec ses pareils!

Napoléon préférait donc être introduit chez Joséphine par une jeune fille souriante à qui il disait en passant un mot aimable. S'il était de bonne humeur, il n'hésitait pas à pincer la joue juvénile et ce témoignage de satisfaction laissait parfois sur la peau fraîche qui en était honorée un léger bleu qui prolongeait pendant quarante-huit heures les « marques » de la faveur impériale.

L'AVENTURE D'UNE DAME D'ANNONCE

C'était le déplaisir qu'éprouvait l'empereur à rencontrer des visages d'hommes au seuil des appartements de sa femme qui allait, en cet été de 1805, l'inciter à choisir, parmi les femmes de chambre ordinaires, quatre dames d'annonce. L'*Almanach impérial* paru en octobre 1805 indique les titulaires de ce nouvel emploi. Au chapitre de la maison de l'impératrice, après les aumôniers, la dame d'honneur, la dame d'atours, les douze dames du palais, les quatre chambellans, les quatre écuyers et le secrétaire des commandements, un petit tableau indique que les dames d'annonce sont : « Mesdames Eglé Marchery, Félicité Longroy, Soustras, Ducrest-Villeneuve ».

La première était une jeune créole, de bonne famille et bien élevée, mais orpheline et sans fortune, que Joséphine avait prise à son service en juillet 1804. Bien que placée en tête de liste, elle reçoit, comme Félicité, un traitement un peu inférieur à celui de leurs deux autres compagnes. Celles-ci étaient M^{me} Ducrest-Villeneuve, apparentée à M^{me} de Genlis, et M^{me} Soustras, veuve d'un officier et protégée de M^{me} Campan.

Ainsi, malgré son jeune âge et son état de jeune fille, Félicité, nommée dame d'annonce, prend rang avant deux femmes mariées entrées avant elle dans la Maison de l'impératrice. Leurs fonctions à toutes quatre sont d'ailleurs identiques.

Tous les huit jours, deux dames d'annonce prennent la semaine et sont de service de 9 heures du matin au repas du soir. L'une est en faction à la porte du salon particulier, l'autre à celle du billard, pièces pré-

cédant la chambre de l'impératrice. La mission des « dames rouges », comme on les appelle en raison de la couleur de leur robe d'uniforme, est d'ouvrir la porte et d'annoncer à Joséphine soit l'empereur, soit les proches ou protégés reçus dans les appartements privés, alors que l'accès des salons de réception relève, dans des conditions analogues, des dames du palais. Les dames d'annonce se trouvent donc placées dans une situation intermédiaire entre ces dernières et les femmes de chambre ordinaires. Pour les situer dans la hiérarchie de la Maison impériale, il suffit de savoir qu'à cette époque le traitement d'une dame du palais est de 12 000 francs, celui d'une lectrice de 6 000 francs, celui d'une dame d'annonce de 3 600 francs et celui d'une femme de chambre ordinaire ou « dame noire » de 1 200 francs. Quant aux filles de chambre qui, de blanc vêtues, sont les véritables servantes, elles ne touchent que 600 francs par an.

Cette situation intermédiaire vaut aux dames rouges d'être bien vues par les courtisans du sexe fort, qui les déclarent toutes « fort jolies », mais d'être boudées par les dames du palais et passablement méprisées par M^{me} de La Rochefoucauld, dame d'honneur. Celle-ci, du haut de sa petite taille un peu contrefaite, les a dédaigneusement baptisées « les huissiers femelles ». En revanche, les dames rouges excitent à leur tour la jalousie des « dames noires » qui, comme M^{lle} Avrillon, se souviennent qu'hier encore, elles étaient leurs égales.

Cette situation, déjà délicate, se complique du fait que, même entre elles, les quatre dames d'annonce ne forment pas un groupe homogène. Félicité, très gaie, un peu bruyante et assez satisfaite d'elle-même, est critiquée par ses collègues. C'est ainsi que le fils d'une première femme de chambre, traçant un portrait de

M^{lle} Longroy, la peint : « Légère, étourdie, ayant des accès de gaîté qui ressemblent un peu à la folie... jeune et jolie », et ajoute « qu'elle a dans ses compagnes de sévères censeurs ». « Il est vrai, poursuit-il, que sa jeunesse et sa grâce donnent à ses tournures de phrases quelque chose de très original, mais, si cette demoiselle, qui ne manque pas d'esprit, était bien laide, elle ne paraîtrait que déplacée. » Puis, ce même Marco Saint-Hilaire raconte sur notre dame rouge une anecdote dénuée de bienveillance.

Un jour, Talleyrand, grand chambellan de S. M., était en visite chez M^{me} de Lavalette, dame d'atours de l'impératrice, et Félicité s'y trouvait, fort entourée. Voyant avec humeur qu'on faisait un sort à toutes les reparties de cette jeune fille qui lui était subordonnée en tant que grand chambellan, l'éminent boiteux se pencha vers son hôtesse et lui dit à mi-voix :

— Elle est fort drôle ici, mais que faites-vous de « cela » au château ?

Au château, c'est-à-dire au palais, Napoléon se montre moins dédaigneux de « cela » que son ministre. Appréciant à leur valeur la vivacité d'esprit, le caractère enjoué, la fraîcheur de teint et les œillades engageantes de la jeune fille, il lui a fixé un rendez-vous. Que peut faire une petite dame rouge recevant une invitation de ce genre du maître de l'Europe ? Doit-elle se montrer plus rétive que certaines dames du palais qui n'hésitèrent pas à tenter l'aventure ? Félicité avait donc cédé et l'avait fait avec discrétion. Pourtant, les dames noires, toujours à l'affût des défaillances des dames rouges, ne manquent pas d'être informées de sa « faveur » et M^{lle} Avrillon qui, visiblement la jalouse, écrit de Félicité : « qu'elle attirera quelque temps l'attention du souverain ».

A Saint-Cloud, dans l'été de 1805, notre dame rouge avait été, sans autre rivale connue de nous que Mme Gazani. Au début de 1806, elle a, en revanche, des raisons de se plaindre de la versatilité de son seigneur et maître. Revenu d'Austerlitz par Munich où, avant le mariage du prince Eugène, il avait retrouvé Joséphine et ses dames, Napoléon rentre aux Tuileries le 26 janvier. Pendant neuf mois, il ne va plus quitter l'Ile-de-France. Dès février, il noue, comme nous le verrons plus loin, une intrigue avec Éléonore Denuelle de la Plaigne, tout en s'éprenant de la juvénile et verdissante Stéphanie de Beauharnais qu'il adopte pour lui faire épouser le prince héréditaire de Bade. En juin, les conséquences de ses rencontres avec Éléonore deviennent apparentes sur la personne même de cette jeune femme, tandis que Stéphanie relate dans ses *Mémoires* comment, à Rambouillet, son flirt avec l'empereur prit définitivement fin.

C'est en cet été de 1806 que Napoléon eut sa dernière entrevue avec la dame rouge. Il se peut que celle-ci ait eu le courage de manifester à l'empereur son désir de ne plus chagriner l'impératrice, car la jeune fille voit, cette année-là, son traitement de 3 600 francs accru d'une indemnité de route de 600 francs accordée par l'impératrice et sur sa cassette. Il est vrai que Félicité Longroy a, comme Joséphine, accompagné l'empereur à Mayence et que toutes deux l'ont vu partir le 1^{er} octobre pour une série de campagnes, jalonnées par Iéna, Eylau et Friedland, qui vont l'éloigner de la France pendant près de dix mois. Or, l'impératrice va profiter à la fois de cette longue absence et d'un tendre penchant de Félicité pour écarter de la Cour cette petite rivale qu'elle ne hait nullement, car elle la sait un peu frivole mais point intrigante. Elle y parvient en favo-

risant son mariage avec un époux parfaitement digne des vifs sentiments qu'il a déjà su inspirer.

LE MARIAGE DE FÉLICITÉ

Cet amoureux est un peu mûr pour notre dame rouge, puisqu'il a près de quarante ans, soit le double de son âge, mais il porte un nom célèbre dans les Arts décoratifs français. Henry Riesener est peintre et peintre de talent. Ancien élève de David, il a exécuté, depuis 1801, un grand nombre de portraits dont, exposés au Salon de 1805, ceux d'Eugène de Beauharnais et du général Ordener, attaché naguère au service de Joséphine. Celle-ci connaît le peintre et apprécie son art, comme elle admirait les rares mérites d'ébéniste de son père.

Henry Riesener appartient en effet à deux familles d'ébénistes célèbres sous l'Ancien Régime. Son père, Jean-Henry Riesener, qu'il vient d'avoir la douleur de perdre, avait été le disciple, puis le brillant successeur du grand ébéniste de Louis XV, J.-F. Eben, dont il avait épousé la veuve, née Van der Cruz, après avoir bien souvent travaillé lui-même pour Louis XVI.

Le futur de Félicité se trouve donc par sa mère, qu'il avait à peine connue, le demi-frère de Victoire Eben. Celle-ci, mariée à Charles Delacroix, ministre des Relations extérieures du Directoire, en avait eu trois enfants avant de mettre au monde un dernier-né, Eugène Delacroix, qui passait pour être le fils de Talleyrand. Veuve depuis un an, M^{me} Charles Delacroix vit à Marseille chez son bon ami le général Cervoni, dont elle élève la fille, tandis que le pauvre Eugène Delacroix, resté à Paris, donc loin d'elle, est présente-

REVUE
N° 111
1964
L'INSTITUT FRANÇAIS
DE LA MUSIQUE
ET DE LA DANSE
PARIS

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

